

## SALUT

Aux marins français du "Troude" et aux marins anglais du "Retribution," en rade de Montréal, septembre 1903.

Aux marins français du "Troude", et aux marins anglais du "Retribution", en rade de Montréal, septembre 1903,

Nos ancêtres, messieurs, nos pères, nos aïeux, Sont venus, dans le temps du beau pays de France. En cette colonie, unique sous les cieux, Pour y planter la Croix, la Foi, puis l'Espérance.

Depuis lors mainte chose a passé entre nous, Parfois ruisseaux de sang, parfois rayons de gloire, Et si les étrangers nous sont parfois jaloux, C'est qu'ils aiment un peuple illustre dans l'histoire.

Or, vous la connaissez, soit Français, soit Anglais, Notre histoire, par nous écrite dans le monde. Aussi, voilà comment, imitant les Français, Vous gravez votre nom et sur terre et sur l'onde.

N'est-ce pas votre cri, le jour de Fontenoy, Où les plus belles fleurs de la noblesse anglaise S'engagèrent d'honneur autour de leur grand "roy" D'imiter, après tout, la vaillance française ?

Voilà pourquoi, messieurs, nous vous tendons la main, Chez vous comme chez nous, sur la terre étrangère, L'union de ce jour c'est la paix pour demain, L'union de la France à la noble Angleterre.

GASTON-P. LABAT.

Montréal, 9 septembre 1903.

## CONGRÈS DES SOCIÉTÉS DE SECOURS MUTUELS

Nous avons le plaisir de mettre aujourd'hui sous les yeux de nos lecteurs le groupe des délégués des différentes Sociétés de Secours Mutuels, des Etats-Unis, réunies en un congrès appelé "Associated Fraternities of America". Ce congrès s'est tenu ici, à Montréal, dans la semaine du 4 août dernier. La ville de Montréal et la Société des Artisans ont reçu les délégués d'une façon vraiment remarquable. L'"Album Universel" ne saurait trop les en féliciter, car la mutualité est un des plus beaux mouvements du siècle, et les âmes d'élite qui s'en occupent ne sauraient trop recevoir d'encouragement.

Nous sommes heureux de voir qu'au milieu de toutes ces sociétés, qui sont, pour la plupart, les organisations les plus fortes et les plus vigoureuses de la République voisine, notre belle Société des Artisans Canadiens-Français faisait belle figure et a été acclamée par tous. Cela prouve en faveur de nos institutions canadiennes-françaises. Le groupe que nous publions représente les délégués après le lunch de réception offert par la ville, sur le sommet du Mont-Royal. Nous sommes persuadés que les délégués ont remporté un bon souvenir de leur voyage au milieu de nous.

## DÉJEUNER DE CHASSEURS

Par une belle journée de septembre, dans un restaurant, trois jeunes gens vêtus de costumes de chasse descendirent et s'installèrent sous la plus confortable tonnelle.

Ils commandèrent un bon déjeuner.

Ils paraissaient avoir bon appétit.

Le patron, flairant des clients sérieux, se mit aussitôt à leur disposition.

Les jeunes gens prirent place autour de la table ; tout en dévorant à belles dents, ils racontèrent des histoires de chasse.

Le patron, la serviette sous le bras, surveillait le service et les écoutait avec complaisance.

—Moi, dit l'un, il m'est arrivé une aventure fort extraordinaire ; il y a deux ans, je chassais, accompagné de mes deux chiens, aux environs d'Esby, où j'ai ma propriété, quand, tout à coup, je vis deux lièvres apparaître. A ma vue, l'un prit un sentier à droite, l'autre s'enfuit par un petit chemin à gauche. Les deux chiens en firent autant : Médor se mit à la poursuite du lièvre de

droite ; Diane, une excellente épagneule, pourchassa le lièvre de gauche.

—J'étais perplexe.

—Comme dit justement le proverbe : il ne faut jamais courir deux lièvres à la fois.

—Que faire ?

—Entre les deux lièvres, mon cœur balançait.

—Je résolus de marcher droit devant moi et de me rendre à un carrefour où je savais que les deux chemins se réunissaient, espérant qu'un lièvre, au moins, viendrait en cet endroit, où je pourrais le tirer à mon aise.

—Je ne fus pas trompé dans mes prévisions ; mon bonheur dépassa même mon espérance ; au lieu d'un, je vis déboucher les deux lièvres en même temps.

—Ils couraient l'un comme l'autre, lancés à toute vitesse.

—J'épaulai mon fusil.

—J'allais tirer quand, soudain, les deux lièvres se rencontrèrent front contre front, telles deux locomotives ; ils firent une culbute et retombèrent inanimés sur le sol.

—Je courus les relever, ils étaient morts tous deux ; par suite de la vitesse, les deux pauvres bêtes s'étaient fracturé le crâne.

—Très singulier, opinèrent les deux compagnons.

—Tout étrange que paraisse cette aventure, reprit le narrateur, elle s'explique aisément ; les lièvres ont les yeux placés sur le côté de la tête, ils ne voient pas devant eux et ne peuvent éviter les obstacles.

—Pourtant, dit un des jeunes gens, les lièvres sont très intelligents ; quand ils se sentent perdus, ils ont parfois des ruses qu'un renard ne désavouerait pas. J'en ai été témoin dans une chasse où un lièvre a causé la perte d'une meute de grand prix.

—Nous chassions avec des amis dans la propriété d'un châtelain, voisin de mes parents.

—Une meute de douze chiens nous accompagnait.

—Un lièvre débouche d'un taillis, gagne les champs ; les chiens le suivent.

—Une course échevelée s'engage.

—Nous suivions, très intéressés ; les chiens allaient l'atteindre, tout à coup, le lièvre tourne brusquement à gauche et les douze chiens disparaissent en poussant des aboiements désespérés, suivis de cris de douleur.

—N'y comprenant rien, nous accourons.

—Les chiens étaient tombés dans un ravin profond de vingt mètres.

—Le lièvre les avait conduits au bord du précipice, et, en faisant demi-tour subitement, il s'était débarrassé de ses ennemis qui, vû leur élan, n'avaient pu s'arrêter.

—C'est très curieux, dirent les jeunes gens.

—Eh bien, moi, messieurs, reprit le premier narrateur, il m'est arrivé une aventure non moins extraordinaire ; en chassant la plume, j'ai rapporté un poisson.

—Un poisson-volant ? demanda un des compagnons.

—Non, un poisson d'eau douce. Je chassais le canard sauvage au bord d'un étang ; vous le savez, ces animaux sont très méfiants. Je m'étais approché avec mille précautions, les canards ne m'avaient pas aperçu ; ils nageaient tranquillement tout en disant de jolis riens, comme dit la chanson ; de temps en temps, l'un plongeait et ramenait un poisson qui disparaissait dans son bec.

—Quand je fus à une faible distance, je tirai.

—Les canards s'enfuirent, volant dans toutes les directions.

—Une bande passa au-dessus de ma tête.

—Nouveau coup de fusil.

—Une masse inerte tomba sur l'herbe ; je me précipitai et je trouvai une superbe carpe qu'un canard venait de pêcher.

—C'est tout ce que je rapportai.

Les jeunes gens riaient de bon cœur ; le patron, qui les écoutait, riait plus fort qu'eux.

Ils demandèrent du Bordeaux.

Un garçon s'empressa de les servir.

—Moi, dit le plus jeune des convives, qui n'avait pas encore parlé, il m'est arrivé une aventure non moins drôle, qui ne prouve pas en faveur de mon adresse.

Mais vous allez vous moquer de moi.

Ses compagnons protestèrent.

—Mes parents, reprit le jeune homme, m'avaient promis de me faire cadeau d'un permis de chasse pour les vacances.

—Chasser ! c'est le rêve que caressent tous les potaches.

—Pour me préparer, je m'exerçais au tir à la cible dans le parc du château. Je tirais à peu près, lorsqu'un vieux chasseur m'engagea à exercer mon adresse sur du gibier.

—Il me prêta un beau lièvre capturé depuis peu.

—Je gagnai un bois voisin, j'attachai le lièvre à un arbre avec une petite corde et, me plaçant à une quinzaine de mètres, je me préparai à le fusiller.

—Je visai lentement, et lorsque je fus bien sûr de moi, je fis feu.

—J'étais certain de l'avoir tué.

—Ma surprise fut grande en le voyant s'enfuir à toute vitesse.

—J'avais coupé la corde !

Un éclat de rire accueillit ce récit.

—Ils sont impayables ! disait le patron en se tordant.

—A quelque temps de là, reprit le jeune homme, muni de mon permis, levé de grand matin, je chassais jusqu'à la nuit.

—Je rentrais toujours bredouille, mais rien ne me décourageait.

—J'éprouvai une autre déception due encore à ma maladresse.

—Je chassais la perdrix. Tout à coup, mon chien se met en arrêt. Je l'imite ; je regarde. J'aperçois à quelques mètres de mon chien une perdrix superbe.

—Très ému, je tire. J'entends un cri de douleur, puis un objet volé au milieu de la fumée et retombe.

—Mon chien se précipite et le rapporte.

—C'était sa queue, sa propre queue que j'avais coupée !

—Et la perdrix ? demandèrent ses amis.

—Elle vole encore.

Les jeunes gens commandèrent du champagne, prirent le café, l'arrosant copieusement de vieux cognac.

Le patron trouvait ses clients charmants.

Ils étaient un peu excités.

Ils quittèrent enfin la table ; pour se déraïder les jambes, ils se livrèrent à des exercices de gymnastique ; l'un sauta par-dessus un banc rustique ; un autre franchit une chaise ; ils se portèrent des défis au sujet de leur agilité réciproque.

Le patron les encourageait.

Ils engagèrent des paris et le prirent pour juge.

—Messieurs, dit un des déjeuneurs, je parie trois bouteilles de champagne que je courrai le plus fort.

—Nous tenons le pari, acquiescèrent les deux autres.

—Il s'agit de fixer un out, reprit le premier ; vous voyez cette avenue qui conduit au bord de la Marne ? elle a trois cents mètres environ, cela fait six cents mètres aller et retour. Nous partions ensemble ; celui qui arrivera le dernier, non seulement offrira le champagne, mais il soldera l'addition.

La proposition fut acceptée.

—Il faut que quelqu'un donne le signal du départ. Voulez-vous avoir l'obligeance de remplir l'office de starter ? demanda le premier jeune homme au restaurateur.

—Avec le plus grand plaisir, répondit ce dernier, flatté.

—Vous frapperez trois coups ; au troisième, nous partirons.

Les trois coureurs s'alignèrent à la porte du restaurant.

—Vous y êtes, messieurs ? interrogea le restaurateur.

Sur leur réponse affirmative, il frappa trois coups dans ses mains.

Les jeunes gens partirent. Au début, leur démarche était chancelante ; on voyait qu'ils avaient trop bien déjeuné.

Le patron, entouré de ses garçons, riait bruyamment. Peu à peu, les coureurs gagnèrent du terrain ; leurs jambes se déraïdèrent.

—Les voilà arrivés au bord de la Marne, dit le restaurateur, ils vont revenir ; nous allons applaudir le vainqueur.

Les coureurs continuèrent leur course.

—C'est singulier, dit le patron, écarquillant les yeux, on ne les voit plus.

Ils ne sont jamais revenus.

—Et dire que c'est moi qui leur ai donné le signal du départ ! s'écria le restaurateur, qui ne riait plus.

EUGENE FOURRIER.